

# BÉTON PLURIEL

Minéral / Végétal : quelle alliance ?

**INTERVIEW :** Rudy Ricciotti / Jean-Paul Curnier - **ARCHITECTURE :** l'école de la biodiversité - **ENVIRONNEMENT :** deuxième vie et économie circulaire - **RECYCLAGE :** le « Marbre d'ici » - **PORTRAIT :** Jason deCaires Taylor, artiste-plongeur







# MINÉRAL / végétal,

## Quelle alliance ?

**Rudy Ricciotti, architecte du MuCEM (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée) nous reçoit chez lui, à Cassis, tout juste un an après la livraison du bâtiment marseillais qui ne désemplit pas. Nous sommes en compagnie de Jean-Paul Curnier, un de ses amis, auteur de *Philosopher à l'arc*<sup>1</sup>, pour aborder la question du rapport souhaitable entre la matière inerte et celle du vivant.**

### **La dualité est-elle importante en architecture ?**

**Rudy Ricciotti.** La dualité est une tension, et les tensions sont nécessaires. Rien n'est plus déraisonnable que la fluidité. C'est insupportable. À propos du végétal et du minéral, il n'y a pas une plaquette commerciale réalisée par un promoteur où l'on ne voit pas de la pelouse vert acidulé, des arbres japonais qui ne perdent pas de feuilles et des mamans aerobic avec des enfants en rond sur la pelouse en train de se tenir la main ! C'est une vision absolument abjecte qui est la conséquence de la doxa de la fourrure verte. On a touché le fond... Ce déficit de minéralité renvoie à un déficit de croyance. On est dans une époque où l'écriture est suspecte, où la narration est suspecte.

### **Que représente le végétal à vos yeux ?**

**R.R.** Il représente le bonheur absolu. Il n'est pas nécessaire de donner en exemple les villes italiennes. Elles sont parfaites, comme les villes espagnoles. Toutes sont du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles sont savamment organisées autour d'une écriture minérale. Et je crois qu'il est vain d'essayer d'opposer minéral et végétal. Je pense que c'est un faux débat. Qui n'aime pas les arbres ? Il faut être du côté de Satan pour refuser la main tendue des arbres. Et toucher un mur en pierre, c'est toucher une réalité tout aussi profonde que celle d'un arbre. Le mur en pierre parle, il dit des choses...

### **Est-ce que l'arbre et la pierre parlent entre eux ?**

#### **L'arbre et le béton dialoguent-ils ?**

**Jean-Paul Curnier.** Notre langage fonctionne par binôme, par couple, masculin/féminin, jour/nuit, grand/petit, animal/végétal. Il y a, toujours tacitement, un

dominant et un dominé dans le couple, entre masculin et féminin, noir et blanc, etc. Mais comme le dit Rudy, le rocher appelle l'ombre, un arbre, du vert, il appelle quelque chose. La caricature écologico-esthétique fait du vert un combattant. Comme s'il était une armée chargée de liquider le reste... Liquider le minéral ? Le réel, c'est la sensualité. Cela comprend les arbres, les rochers... Toutes les civilisations ont parlé aux arbres parce qu'elles les considéraient comme habités. La fracture entre végétal et humain ne se posait pas. Avec le minéral, c'est pareil. La question est de savoir si on a cette relation aux éléments : seul sur terre et toujours en train de chercher une solution au problème de la solitude.

### **Il y a un rapport très fort entre le MuCEM et le paysage qui l'accueille. Est-ce un dialogue, une cohésion ?**

**R.R.** C'est surtout la marque d'une anxiété. Je crois que la mer nous observe. La mer envoie des signaux anxio-gènes. Je suis méditerranéen et j'ai peur de la mer. Il faut être fou pour ne pas voir le danger qu'elle représente. Elle ne fait pas sourire. Elle envoie des questionnements. Ce qui est nouveau au MuCEM, c'est ce renoncement au discours sur la rupture. On est dans une bienveillance dans l'iconographie rencontrée. Il y a du partage. C'est du béton, et les gens n'y voient que de la tendresse. Car c'est un béton qui travaille. C'est le béton du labeur, de la mémoire, celui des ouvriers, des ingénieurs, des compagnons, des chefs de chantier. C'est un béton qui porte la musique, comme un accordéon, porte la musique de tous ceux qui y ont contribué.

1. *Philosopher à l'arc*, Jean-Paul Curnier, éditions Châtelet-Voltaire, 2013.



### **Qu'est-ce qui vous a inspiré le motif de l'enveloppe du bâtiment ?**

**R.R.** Un jour, vers la fin du chantier, un vieux monsieur me dit « C'est vous l'architecte ? Connaissez-vous la peinture que Cézanne a faite de l'Estaque ? Vous l'avez interprétée à nouveau ! ».

En réalité, ce n'est que l'expression d'un total manque d'imagination et d'ambition car l'enveloppe est inspirée de ce qui est à proximité, sous l'eau.

### **Vous dites que c'est une coupe...**

**R.R.** Oui, il y a un fond rocheux avec des creux et des bosses. Il s'agit d'une coupe horizontale, un scan, une plaque décollée qu'on se met sur la figure pour se protéger du soleil et surtout filtrer le vent. Au bout des escaliers, en plein mistral, on ne tient pas debout. L'enveloppe filtre à peu près 70 % du vent.

**J.-P. C.** Il faut effectivement qu'il y ait entre le bâtiment et la mer quelque chose qui s'y ouvre, qui la reçoit, comme un taureau. On ne se met pas en vis-à-vis avec la mer. Ce bâtiment fonctionne car les Marseillais le savent : on se protège de la mer, du soleil, des embruns, du vent et on a raison de se protéger si on veut l'aimer.

**R.R.** Tu parlais du sensualisme mais il y a du voyeurisme, il y a du reflet. Puis il y a une promenade en Ziggourat, qui va de la terre au ciel en passant à l'altitude de l'horizon marin, donc un spectacle permanent, la chance de ce lieu. Il est très réactif à son territoire. Ce serait un faible mot de dire qu'il est contextuel, il est une main tendue.

### **Il y a une forme d'abstraction.**

**R.R.** Je lisais récemment dans *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle : « L'abstraction touche sa finalité lorsqu'elle rencontre sa propre figure », phrase totalement surréaliste... écrite il y a 2 000 ans !

### **Soit quand l'abstraction rencontre la réalité ?**

**R.R.** Rencontrer et transformer la réalité. Là est bien le propos de la création : travailler la matière de la réalité pour la faire parler. L'étrangler, lui tordre le cou « Tu vas parler ! Hein, matière, tu vas dire ce que tu as dans le ventre quand même, tu vas lâcher tes mots ! ». C'est ça.

### **Cherchez-vous à faire parler le béton ?**

**R.R.** Je ne travaille pas le béton. C'est plutôt le béton qui me travaille.

### **Il vous fait parler ?**

**R.R.** Je ne sais pas faire grand-chose, j'ai un total manque d'ambition, d'ailleurs je n'envisage absolument pas de carrière internationale. Je suis vraiment local. Et j'ai découvert dans ce matériau une matière cachée. Il est à la disposition de celui qui cherche. Chercher, c'est faire un double cheminement initiatique, à mi-chemin entre d'un côté l'abstraction par le volume des mathématiques — il n'y a pas d'autre méthode, pour rentrer dans le secret de la matière —, et de l'autre côté, l'intuition pour essayer de le raisonner dans un rapport de chair avec le réel. La moindre des choses est que l'architecture produise du sens. Je suis un ennemi violent de l'éloge du banal et de l'ordinaire. Je crois que c'est fini, la modernité.

**J.-P. C.** On commence à comprendre que le minéral est parfois une forme complètement achevée du végétal. Une forme sédimentée. On a toujours une relation avec elle. La rupture est le problème de l'urbanisme actuel : il rompt avec tout.

Ce n'est pas pareil que de laisser venir une forme, c'est-à-dire de reprendre le vieux concept méditerranéen : « connaissance et oubli. » D'abord la connaissance : qu'est-ce que c'est que ça, l'endroit, un arbre, la mer, un rocher ? Et ensuite l'oublier pour devenir l'arbre, le rocher, etc. À ce moment-là oui, on entre dans quelque chose, une dimension de création ou de pensée qui est assez juste.

C'est une question de perméabilité absolue, pour ne pas s'opposer en tant qu'humain à la chose mais se conjuguer avec, laisser passer ce qu'il y a d'extérieur en soi pour que cette chose-là, tout à coup, finisse par produire une forme, une chose, un être.

### **Dans le film de Laetitia Masson, vous vous retrouvez face à des olives dénoyautées et vous êtes scandalisé ! Pourquoi cette révolte ?**

**R.R.** Quelle honte.

**J.-P. C.** Toujours ce maudit confort.

**R.R.** C'est ça la bestialité.

**J.-P. C.** Avez-vous déjà mangé un faisan dont on aurait enlevé les os ? Ça m'est arrivé un jour à un dîner : la chose tentait pathétiquement de ressembler à une cuisse. Il ne restait plus rien. Faites-moi directement une perfusion de faisan, ça ira plus vite !

### **Il faut se souvenir du noyau ? Pouvoir le toucher ?**

**R.R.** Il y a plusieurs formes de perspectives historiques. Je ne crois pas que création et conservation soient opposées. Je crois que la bestialité, c'est la rupture. Au sens où la modernité l'emploie. Je suis le traître absolu de la modernité. J'ai pris en grippe la modernité, je l'exècre. Elle est adossée à un concept de rupture et elle a inventé ses propres ersatz affligeants : le minimalisme, le conceptuel...

### **Vous évoquez souvent la notion de « minimum » et non pas de « minimal ». Expliquez-nous.**

**R.R.** Ce n'est pas pareil. Dans un cas il y a prise de risque, dans l'autre non. Dans un cas, il y a une autoévaluation permanente et dans l'autre il n'y a que la névrose. Je ne supporte pas Derrida ou Sartre. Je préfère Camus, je préfère... Curnier. Lui, c'est un vrai philosophe, un vivant, un contemporain, un debout, fait de chair et d'os, avec tous les effrois qui vont avec. La peur et l'anxiété, c'est ça être dans la création. La peur, c'est permanent, c'est comme ça, elle est avec nous, elle rôde comme la mort.

PAGE 22 ET 26 : Rudy Ricciotti et Jean-Paul Curnier, lors de l'entretien filmé, réalisé à Cassis le 30 juin 2014 (clip accessible sur Internet).

PAGE 25 ET 27 : La finesse de la façade en béton du MuCEM se découvre petit à petit depuis la passerelle qui le relie au Fort Saint-Jean. Le monolithe souligne la splendeur du paysage.





### **La peur et la beauté en même temps ?**

**R.R.** Je fais tout ce que je peux pour résister contre l'exil de la beauté, le dernier vrai combat politique, romantique et révolutionnaire. La beauté est devenue suspecte.

### **Qu'entendez-vous par « beauté » ?**

**J.-P. C.** Je pense que la beauté comprend ce qui éblouit et qui n'a pas de figure. Et il faut produire ce quelque chose qui a à voir avec un sentiment qui dépasse le désir. Alors oui, d'une certaine façon la beauté fait peur car elle va au-delà du prévisible, de l'attendu. Dans le film « Le testament d'Orphée » de Cocteau, on hésite entre l'horreur, la beauté, le charme magique, le dérapage mental, etc. Cette chose-là est décrite comme régressive.

Pasolini raconte de très belles choses sur la perception de la beauté du côté du peuple. Ce n'est pas que l'esprit bourgeois qui regarde un jeune homme bien propre.

**R.R.** Malaparte décrit dans ses récits de guerre en Russie un conflit très violent : la forêt s'embrace, les chevaux de la cavalerie s'échappent dans le lac, et au matin, la forêt est calcinée, le lac est argenté et les chevaux sont pris dans la glace leur tête et leur regard émergents. Un soldat de l'armée rouge est assis sur la tête d'un cheval, comme sur un tabouret, en train de se rouler une cigarette. Qui est capable d'esthétiser la violence comme ça ?

### **Une esthétique de la violence.**

**J.-P. C.** Il y a toujours ce vieux réflexe de penser que la beauté est une composition humaine. Et si c'est de la composition humaine, c'est de l'artifice, et si c'est de l'artifice il faut lui opposer l'authentique. Toujours la fameuse histoire de l'authenticité. Tout ce qui est artifice, tout ce qui est maniériste, tout ce qui est combiné, tout ce qui recherche un effet, tout ce qui s'abandonne aux sensations est considéré comme vieux jeu.

### **Vous n'aimez pas le terme camouflage, pourtant vous utilisez souvent dans votre architecture des filets de l'armée et vous fabriquez des peaux qui s'en rapprochent ?**

**R.R.** Non, parce que ce terme est censé parler de culpabilité, mais pas dans le sens où je l'entends. La culpabilité est essentielle, aussi comme instinct de survie, mais c'est un point de vue tout à fait personnel. La culpabilité comme l'anxiété sont extrêmement nutritives de la création, du récit, de l'écriture.

### **Le camouflage est aussi intéressant pour son abstraction du végétal conçue notamment par les cubistes. Vous, vous travaillez le béton et vous lui donnez une forme...**

**R.R.** Non, moi je n'ai jamais dessiné de fleurs dans du béton.

Quand vous allez voir le projet que je suis en train de construire pour le mémorial de Rivesaltes, vous allez vous en prendre plein la gueule : du béton bouchardé de 200 m de longueur sans percement enfoui dans le sol. La culpabilité est dans l'enfouissement. Sur la place d'armes de ce camp où ont été internés les Juifs. Donc, le camouflage n'est pas une singularité sémantique de l'architecture pour s'excuser d'exister.

Derrière l'architecture il y a l'angoisse existentielle. La difficulté d'être de l'architecture. C'est son destin, depuis 2000 ans, voire plus. On ne peut pas faire autrement. Après, il y a toute une série de réseaux et la notion de camouflage en fait partie. C'est une manière de dire aussi la culpabilité de l'architecture. Mais ce n'est pas un projet.

**J.-P. C.** Il y a une formule architecturale qui est « se faire remarquer par sa disparition » c'est-à-dire être exagérément présent à force de discrétion. On connaît bien ça. Ce sont les années 2000... La fausse modestie.

**R.R.** C'est le piège calviniste. Le poète William Blake dit « L'humilité n'est que le masque de la vanité ». Il produit de la rétention, de la pestilence. Les mairies y sont convoqués.

### **Que souhaitent ceux qui sont à la base de la commande architecturale et urbaine ?**

**R.R.** Ils récitent leur propre culture d'emprunt. Ils dessinent encore en imaginant que la ville peut être et doit être planifiée. Encore un vieux rêve marxien. Là aussi une des conséquences du situationnisme, de penser que la planification urbaine fait sens. Non, ce qui fait sens c'est la planification des transports, des ouvrages...

Je me souviens d'une conversation avec Claude Vasconi, on se disait après avoir bu beaucoup d'armagnac



tous les deux, que notre rêve était de revenir à cette ville imaginaire qu'on pourrait trouver dans des récits d'Italo Calvino. Un territoire qui fait telle longueur par telle largeur, avec des grands murs de 5, 10 m de hauteur et à l'intérieur on densifie mais pas au-delà des murs d'enceinte... Au-delà la forêt sauvage... La cité médiévale, voilà un exemple d'urbanisme somptueux. C'est une puissance physique, une matérialité. La nature est dehors et l'architecture est dedans.

### **Est-ce l'équilibre à rechercher entre minéral et végétal ?**

**R.R.** On ne se dispute pas avec la nature. L'équilibre, c'est la cité imaginaire. Toutes les villes imaginaires de Calvino par exemple. Voilà les villes idéales.

**J.-P. C.** J'ai tendance à dire que c'est une question de présence. Si c'est une ville, elle est une ville et elle doit être montrée, vécue, pensée, construite comme une ville, et non pas comme un faux territoire. Si l'architecture consiste à se cacher dans le continuum urbain, cela devient un paradoxe délirant.

### **Mais que dire aux citoyens qui souhaitent des espaces verts ?**

**R.R.** Cela doit être recherché dans une formulation d'espace, un territoire de liberté dans lequel ils peuvent se reconnaître. Or, comme l'architecture n'est pas capable de proposer une écriture dans laquelle l'habitant se retrouve, et bien il cherche un territoire neuf, c'est-à-dire la végétation.

Je suis désolé de revenir au MuCEM, c'est vaniteux, mais les gens s'y reconnaissent, et pas uniquement les Marseillais. Pourquoi ? Parce qu'il ne fait pas peur.

Le bâtiment à côté fait peur. L'architecture n'a pas pour objet de fabriquer de la terreur mais une dimension qui s'est perdue : de la bienveillance, de la charité, au sens chrétien du terme.

Ce n'est pas grave d'affirmer une architecture de la fragilité, qui permet de se reconstituer dans la représentation du monde. C'est le cas du MuCEM. Il vient se reconstituer dans un paysage marin, méditerranéen. Ce n'est pas de l'architecture, ce n'est pas un musée, mais de l'urbanisme fait de minéralité. D'ailleurs il n'y a que 25 % des visiteurs qui rentrent dans les salles. Les gens oublient d'aller visiter les expositions, ils se baladent.

**J.-P. C.** C'est un problème assez tortueux qu'il faut prendre de manière très simple. Le végétal est la représentation de la campagne, soit une carte postale. Or la campagne, les gens l'ont désertée pour vivre mieux. Pour ne pas être isolé et avoir l'hygiène collective avec les systèmes de réseau, d'égouts, etc. Donc la ville a beaucoup d'avantages. Le végétal ne doit pas être une nostalgie de la campagne, une chose nouvelle, un artefact, une peluche verte. La campagne, il suffit d'y aller, et en France, il y en a encore beaucoup.

### **Vous dites donc tous les deux qu'il est aussi bien de sortir de la ville pour trouver du végétal ?**

**J.-P. C.** Il vaut mieux un bâtiment qui soit un bâtiment, un urbanisme qui soit un urbanisme et à côté de ça la campagne, un autre territoire.

Propos recueillis par Carine Merlino  
Reportage photographique © Gaëla Blandy  
Le 30 juin 2014

